

Nuit d'Afrique

Guylaine Massoutre

Number 103, Fall 2004

Les mille et une nuits

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14356ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Massoutre, G. (2004). Nuit d'Afrique. *Moebius*, (103), 91–104.

GUYLAINE MASSOUTRE

Nuit d'Afrique

Qui mesure l'oliban frais pour Amon, divinité du ciel, seigneur des trônes du Double Pays? Qui arrose l'oasis d'arbres à encens, nécessaires à la confection des effluves divins, dans le grand temple de Karnak? Qui arbore l'essence de rosée divine, consacrée à Osiris, saint chrême végétal si suave au nez qu'il aidait les humains à accéder, de tout leur corps, aux états subtils de l'état divin? Les prêtres parfumeurs et les médecins royaux de l'Égypte ancienne connaissaient cette vertu.

Un voyageur, descendu du Djebel vers le Champ des roseaux, paradis de Deir el-Medineh, s'excite en passant sous les grenadiers, les mimosas et les acacias qui bordent les mastabas. «Salam aleikoum! Salut!» Il a hâte de rejoindre ses compagnons de l'Institut d'archéologie, et il court comme s'il avait à ses trousses le vautour Nekhbet, le protecteur royal. Le soleil décline. Il s'est écarté longuement dans le domaine des roches blanches aux innombrables nids de sable, pour une marche en ermite. L'aire chaotique des cheminées de fée, des promontoires sur l'immensité et des bataillons de crêtes a modifié le cours de ses pensées. Le gigantisme des lieux porte une rumeur d'éternité. L'ivresse du désert n'est pas encore dissipée. Il a beau jeter les yeux de tous côtés, il a perdu l'heure et le point de rendez-vous.

Assailli de remords, Abel parvient aux berges du Nil, devant les felouques. Tout est tranquille. Il n'y a que des buffles et des oies, pataugeant dans les vestiges de Noun, l'océan primordial restreint aux dimensions d'un fleuve lent. Le courant attire à lui la croûte effritée des terres ocre de Nubie, que le Nil a traversées, vers de profonds gîtes marins. Le crépuscule apaise l'homme égaré, mais le corridor

d'eaux sages que le Nil bleu d'Abyssinie et le Nil blanc d'Ouganda ont creusé lui renvoie l'image d'un parcours erratique et déboussolé. Le marcheur ne voit plus que déchets brunâtres à ses pieds. Il ne sait pas d'où lui vient soudain, comme une réminiscence, une envie aiguë de chocolat.

Seraient-ce les Empuses, démons inférieurs soumis à Hécate, ou les Stryges, malfaisants de la nuit, qui ont fondu sur lui? «Ha ha...», il souffle sa fatigue, sans savoir qu'il invoque ainsi le Serpent du désert. Instinctivement, il ramène sa main vers sa poitrine, renflée sous l'équipement du marcheur, et tâte son trésor. Une présence, comme un effluve musqué, le sort de son hébétude devant une flaque de boue à l'apparence dégoûtante de dentifrice. D'une ouverture basse, dans un éboulis de briques en terre crue, une silhouette a surgi. Un homme gesticule, dessinant des ombres chinoises qui pointent vers Abel.

«Que fais-tu, étranger apatride, sous le collier brisé, ta main posée sur une reine d'Égypte?»

Cet être chimérique est un envoyé providentiel! Abel ressent les prémisses d'un soulagement, dont il ne sait s'il le doit à la civilisation ou aux amarres larguées dans le désert. Tout son corps se détend.

On l'invite à entrer dans un de ces lieux périssables qui pullulent dans la plaine. Un sycomore protège l'habitation du fellah, recouverte de paille et de bouses séchées. D'humeur maussade, Abel n'offre aucune résistance. Ce visage sinistre, à contre-jour, est tout de même un phare pour qui se retrouve seul, le cœur palpitant, dans des aiguillons d'herbes. Le pèlerin se raccroche aux yeux de braise qui brillent comme des diamants. L'homme, entre deux courbettes, est déjà rentré chez lui, et le voyageur le suit dans la courette intérieure, captivé par ces simples gestes de fraternité. En passant le seuil de la demeure, il a remarqué, en courbant la tête, un linteau de pierre gravé de palmes et d'une femme coiffée d'une plume d'autruche. «Maât, protectrice des artistes et artisans», songe-t-il machinalement.

À l'intérieur, un havre de confort aux dimensions minuscules les attend. L'hôte, au sourire engageant, lui verse un brûlant carcadet, aux couleurs rougeoyantes d'hibiscus,

allume un brûle-parfum ciselé, avance un appétissant ragoût de légumes, dépose un plat de semoule, des figues et deux écuelles par terre. «Délasse-toi, exote. Des millions d'instants déjà vécus sont ici présents. Quel souvenir conduit ici ta marche opportune?»

Assis vis-à-vis en tailleur, les deux intrigués se mettent à deviser en chuchotant. Il est question des échelles saisissantes que le corps, dans le désert, apprivoise de ses sens; de la mollesse des bancs de sable entre les aspérités de la croûte, de la palette de roux et de blancs éclatants; du paysage aux formes hallucinantes qui changent par paliers, comme dans un film au ralenti; de l'ivresse de bivouaquer sous les étoiles, au milieu des sculptures naturelles; de l'énergie propre aux déserts immaculés. La nuit avance. Un froufrou soyeux se fait entendre derrière la tenture, et puis plus rien, rien que les paroles d'un Égyptien basané et d'un étranger qui monologuent entre deux questions.

«Notre rencontre aurait été impossible sans l'œil de Rê, qui réunit les éléments disjoints. Que soit bénie la Puissance causale, par laquelle nous nous parlons. Quel est ton nom de Sagesse?» Abel hésite, se nomme et dit: «Nous devons surtout notre partage à un spécialiste de la lecture des stèles gravées. Il a travaillé longtemps au musée du Caire, à rapprocher des documents illisibles, contenus dans une tombe où furent dénombrés et classés une somme colossale d'objets de la vie courante et des fresques peintes dans une salle de conservation des corps. C'était tout près d'ici, en Haute-Égypte, à l'ancienne Iouni, sur la rive occidentale du Nil.

Capitale jusqu'à la XVIII^e dynastie sous le nom d'Armant, cette ville a été construite en bordure du désert, sur un site qui a vu s'ériger à proximité Thèbes, notre capitale il y a 3350 ans. Non loin de là, Karnak et Louqsor résonnent des fastes, des pouvoirs et des cultes de Thèbes, depuis plus de deux mille ans.

Les nouvelles mémoires de l'ordinateur, qui ont permis de lire les documents de Iouni, sont à l'origine d'une multiplication des connaissances, moins liées aux légendes,

déjà bien connues, qu'aux faits de la vie quotidienne. Mon voyage n'y est pas étranger.

Tout a commencé à Balat, une oasis avancée aux confins de l'Ancien Empire d'Égypte. La découverte d'une figurine assez rudimentaire, dont l'aspect réaliste l'apparente à la ronde-bosse, a entraîné une mission dont j'ai la charge. Je cherche son sens. La statuette n'a rien de spectaculaire, vois-la.»

Il soulève un pan de sa veste. Légèrement fissurée, la brique assez grossière présente des incrustations de sel et des craquelures qui lui donnent l'air d'un biscuit sec. Pourtant, sur son corps, une inscription est gravée. C'est le nom de Maâtkarê, la reine-pharaon, la belle, la sœur, la descendante d'Hathor à Louqsor.

«J'ai remarqué que ce texte en reproduisait un autre, beaucoup plus développé, sur une colonne de Iouni. L'Égypte offre un jeu de pistes étonnant, pour qui veut lire les fragments de texte que le temps dispose comme les pièces d'un damier. Le texte dit : *Une incapacité de manger l'empêche de se nourrir*. La femme est donc morte, après avoir cessé de s'alimenter.»

Les deux têtes se rapprochent. Abel reprend : «Mais le texte comporte aussi sa représentation. Il raconte une scène. Une figure de plongeuse se répète, dans une eau qui entoure les hiéroglyphes d'un curieux assemblage de végétaux. Le corps se mêle aux joncs couchés par la brise. À regarder la brique en ce sens, un œil rêveur, aveugle à toute prescription utilitaire, y regarde les signes clapoter au bord d'un fleuve. Sur le matériau sec, l'eau a traversé, dégoûté, creusé des pistes.»

Dans la pénombre de la lampe, l'Égyptien s'est pétrifié à la lecture du pictogramme. Abel est envahi d'une félicité intense; il pense qu'un destin sagace dirige la conversation. La voix se fait très modulée : «Dans la féconde alliance du désert et du marais, du sable et du Nil, du calcaire et du fleuve – qui ne l'eût crue impossible? –, ce pays au corps jaune et au sang bleu engendra le vert. Pas n'importe quel vert. Un ocre-vert, un résidu épais de boue à la teinte sèche, mêlée de poudre calcaire et de bauxite, commença à se

répandre, à travers des cloques de magma étrange. La mémoire de la terre s'était mise à bouillonner, liquide quoique sans eau. Ce vert? Il avait la couleur d'une pommade, un gris délayé de bronze et de marne blanc. Cette pâte indécise, prête à s'oxyder à l'air et à se décolorer dans l'eau, contenait une poudre de coquilles et d'écailles. On la recueillait dans la corolle du lotus bleu, l'œil du Rien, crachat de la Terre.

Ce vert, te dis-je, se mit à lever, à croître, à pousser dru dans le delta d'Alexandrie et à lancer des racines très puissantes vers le ciel. Des tiges raides grimpèrent, courant en ordre serré et galopant en pandémie. Elles prirent le pli des mouvements, tantôt courbant la tête sous le souffle chaud du simoun, tantôt frissonnant sous la tempête crétoise, toute chargée d'embruns salés. Elles couvrirent le delta de leur végétation. Il y eut alors dans les airs un second mariage, une union inouïe et sans trace. C'était une question de vents, de simples vents tout occupés d'aller se perdre et détalier. De cette rencontre, le climat propre au Nil naquit, qui remodela la terre. Notre géographie connut son apogée, le pays se couvrit d'une forêt hirsute, d'une frondaison à l'imposante chevelure, parure mousseuse étalée en ombelle, légère, bleutée de mer séchée. On la nomma la Papyraie.»

Abel cligne des yeux. «Le pays regorgeait de bienfaits. Une pluie d'étoiles y avait secoué le trop-plein des dieux. Un peu de cette manne, venue de la lumière noire, était tombée sur le sol égyptien. Grand écrémeur de rut africain, le sol rugueux y avait aussi retenu la force des crues. La race précieuse des scorpions était apparue; pour elle, on vivifia les offrandes: les pâtisseries, les fruits, les oboles, les bêtes sacrifiées. As-tu vu les statuettes féminines... ?

— Les amulettes qu'on jette dans le fleuve?

— Ne dis rien! La menace du désert étend encore ses ailes! L'union du Double Pays laisse souffler des pestilences et naviguer des poisons. Mais, de la prospérité, les dieux n'ont eu qu'à se laisser séduire. Ils ont favorisé encore la nature, propice à l'éclosion d'une vie sédentaire. On nomme cet esprit bénéfique Hâpy.

Il fallait à Hâpy un serviteur. Des hordes de domestiques s'empressaient, certes, mais l'un d'eux, secrètement dévoué au culte de ses œuvres, lui fut consacré. Un gardien du génie des lieux; un émissaire de l'Unique, de la Semence, de l'Abondance égyptienne; une force féconde, à l'aspect discret; un intendant des céréales et des poissons. D'une multitude de plantes animales, qu'il malaxa à l'ocre rouge de la pierre du Soudan, il façonna un être étrange. L'animal, plus blanc que la sève de l'iris et plus vert que la feuille du nénuphar, plus mauve aussi que le cœur du lotus, fut protégé dans une chrysalide d'une perfection étonnante, les pétales de trois fleurs sertis en une sorte de robe autour du glissant pipeau.

— Tu parles du Serpent.

— Hâpy était satisfait de cette créature. Il lui enjoignit une mission secrète, l'enfonça entre les papyrus et la lâcha, puis il provoqua seize crues en déclarant qu'il reviendrait, dès que Serpent ouvrirait son corps androgyne, parachever l'ouvrage: scinder la créature en deux corps, celui d'une fille et d'un fils. Il cria encore qu'on reconnaîtrait son nom. Et il disparut.»

Abel écoute ce seigneur des légendes qui fraternise avec l'éternité dans une mesure miteuse. Sa jouissance face à cet homme humble, à la conversation flamboyante, lui paraît soudain une piste ferme parmi ces sables.

«Le temps passa. Le pays d'Égypte avait pris tournure et connu des dynasties de pharaons. Les populations et les villes croissaient, en nombre raisonnable pour les ressources du Fleuve. Les bovins, les ânes et les béliers paissaient et travaillaient entre les feuillus importés de Libye. Une civilisation inventive d'artisans, gardiens des traditions, transmettaient le savoir-faire des dieux. Le patrimoine historique, dont la connaissance des causes s'était perdue dans les mémoires, amassait son trésor aussi lacunaire que celui des mots. On ne parlait plus du temps où, dans les signes, on guettait encore la partition du ventre de Hâpy, bienfaiteur du Nil. Le souvenir s'en était noyé dans ses crues boueuses.»

Le diseur, qui a saisi une darbouka, frappe l'instrument en cadence. «Comment as-tu appris à voyager dans le temps?» demande Abel. Silence. Puis la voix défaillante reprend: «La civilisation des pharaons elle-même s'était éteinte. Les certitudes modernes avaient remplacé les menaces de dieux et liquidé aussi leur troublante magie. On avait déposé les vieilleries dédiées aux superstitions dans les musées, pour les exposer à la lumière douce et paisible des nouveaux officiants de l'Égypte. Dans d'autres temples reliés à des banques, on révérait le verre peint, la terre cuite, l'or façonné, la couleur brute, les objets des défunts, les hiéroglyphes gravés et les momies. La cour des fêtes, transposée des palais, est devenue l'entrée d'un édifice subventionné, dont l'Unesco tient les biens comme un trésor du patrimoine mondial.»

Le visage de l'Égyptien n'est plus qu'une grimace noire. «Les spécialistes de l'Académie des sciences internationales s'y relayaient devant les vitrines, dans les arrières-salles, sous les étagères encombrées d'objets, pour les identifier et les étiqueter. Ils prenaient des gants, des lunettes, des loupes, invoquaient des rites et des mœurs étranges, supputaient des transits et des conditions, grattaient des nitrates et des chlorures, imaginaient des affres métaphysiques et des plaisirs aux esprits fabricants. On dissertait sur des physionomies et des poses. On inventait des commodités, des rites, des fonctions. Notre civilisation éteinte revivait; le temps, la place, l'organicité de chaque ruine demeurait intacte.»

La voix se fait précautionneuse. «Il y eut aussi un engouement pour la peinture.

— Est-ce la qualité des images ou la somptuosité énigmatique de l'art qui te fait ainsi trembler?

— Terres de lumière variable, concrétions d'un matériau proprement égyptien, les propriétés des fresques jouaient de l'œil aux contemplateurs. Ces traces dissertes, anatomie des temps disparus, photographiaient des émotions sans langue. Ces surfaces, chargées de codes enténébrés, n'étaient qu'échantillons de croyances prophétiques pour initiés. On leur donnait une langue, celle des morts,

des dieux, des prêtres et des rois. On leur prêtait le prix d'un contentement interdit, d'une satisfaction orgueilleuse. On les libérait de toute disgrâce, dans l'abîme d'idéal dont on les faisait émaner.» Les mécanismes tortueux de l'imposture universelle ont un son amer.

«Assez! Que de temps passé, pour que soit reconnue l'idée que l'Égyptien, loin d'ignorer la perspective, a, dans le dessin de ses temples, une conception précise de la réalité! Ce qu'on pensait pur symbole, ces traits schématisés et ces lignes pures, ne se réduit pas à une codification de langages abstraits. Certes, on l'admet, chez l'artiste, l'impression immédiate de l'œil prime sur toute autre intention artistique. Mais a-t-il désigné autre chose que des vérités éternelles? La peinture a trop souvent été nimbée d'un langage religieux, d'une philosophie du regard cultivé par la main. Tout artiste anonyme cacherait un grand prêtre!»

La darbouka émet des sons délicieux. Les hommes s'alanguissent dans la conversation. Un sursaut la ranime. «En faisant de l'art égyptien un sujet d'information austère, relative aux cultes et aux cérémonies, on a bâti une civilisation de gestes épuisés. Dans l'histoire des rois et les légendes triomphales, les rites finissent toujours par couronner l'entrée du héros dans un impérial au-delà. La Mort a le dernier mot.

— Notre époque s'y entend, en production d'objets creux.

— Une mode de beaux-arts fit fureur dans toutes les capitales. À cause de la beauté des transparences colorées, plaquées sur les dessins, l'effet décoratif de l'art égyptien en vint à suffire à la contemplation des amateurs et des marchands, déguisés en archéologues et experts de tout acabit. Les scènes peintes n'étaient plus que résurgences fantomatiques de temps reculés. Un climat de vandalisme mercantile n'ajouta rien de positif à cet engouement. On convoitait les antiquités. On gaspilla ainsi des murs entiers de peintures, transigées illicitement, qui suivirent des fortunes plus ou moins avisées, en général très peu sensibles à la fragilité des choses. L'art devenu ancien rejoint un pan ostentatoire de la réussite personnelle, que ses consommateurs

s'ingéniaient à faire miroiter. Sous la cotation de l'objet de collection, l'art égyptien s'est vidé de sa substance.»

L'homme jette un regard farouche à la statuette d'Abel. Les pensées de l'archéologue vont à l'implication vitale de la figuration égyptienne. Il songe à la nageuse au ventre creux, ressurgie d'un passé archaïque. Son questionnement sur le passage du pictogramme à l'hermétisme du hiéroglyphe a ramené toute la crédibilité de son hypothèse. Il imagine les arabesques de la nageuse entre les plantes aquatiques. Le mouvement l'entraîne vers une source. Quel est ce filtre de joie pure ?

D'un geste de la main, l'Égyptien ramène le regard de l'invité vers ses lèvres. « Bien des stèles furent ainsi détruites, endommagées, divisées. On les éparpilla à travers le monde, où elles connurent parfois le sort consolant de tomber entre des mains de collectionneurs respectueux. Mais leur splendeur fut souvent gaspillée par des manipulateurs ignares, et bien des pièces s'effritèrent et se délitèrent. Certaines furent si bien détournées de leur origine qu'on en perdit la provenance. Elles rejoignirent le lot des objets tombés en disgrâce. Le commerce qui les avait sortis de l'oubli les rejeta dans le néant.

Ce fut la mort, à laquelle le peintre les avait d'ailleurs promises, proclamant l'éternité de leurs mystères à travers le petit nombre des Immortels qui naissaient sous son trait. Les plumes et les pinceaux, qui s'étaient attachés à fixer le message sous les codes sans clé des hiéroglyphes, figurèrent avec prémonition des rites mortuaires, qu'elles auraient pourtant été bien incapables de comprendre et de nommer.

— Pourtant, il suffit d'ouvrir un livre, pour délier les momies des bandelettes !

— On découvrit un jour, en comparant les langues mortes, insinue la voix, que ce qu'on avait décrété magique et hautement codé, était en réalité une représentation par pictogramme de la langue. Dans ce système, né d'une culture qui refusait la norme, on avait choisi de ne pas écrire les sons.

— Il n'y avait ni voyelle ni consonne, pas davantage de flexions ?

— Pas le moindre signe de rythme ni de ponctuation. La grammaire se parlait, servait aux échanges, et non à ce qui relevait de l'éternité, l'au-delà du contrôle humain. À l'écriture, on avait préféré le contact immédiat et direct des sens. On avait solidement bâti le monde visible et livré à la postérité les projets creux des embaumeurs.

Le peintre avait eu le rôle propre à cette langue dénuée d'idolâtrie. Il montrait l'invisible, plutôt que de redoubler la langue qui presse le langage sur ses seuils. Pourquoi aurait-il fixé ce qu'énoncer, dans la suprématie de la civilisation, rendait omnipotent? Avait-il besoin d'accroître le pouvoir et l'influence, déjà absolus, des rois et des reines de l'Égypte sur les autres peuples? Non, sa tâche était autre. Elle ne se confondait pas avec celle du scribe. Il ne lui fallait ni diffuser ni raffermir les Lois de l'empire.

La royauté du peintre visait la splendeur d'ici, la majesté rayonnante d'une civilisation à son apogée, la fascination immense que la ciselure, la gravure et les murales peintes pouvaient affirmer en un seul éclat du regard. Cet art, absolu dans son évidence, s'appuyait sur la représentation la plus pétrifiante qu'on pût concevoir avec des images.»

— La peinture égalerait les bijoux des trésors pharaoniques?

Le visage de l'Égyptien se convulse. Sa voix n'est plus que transe poétique: «La civilisation égyptienne se cristallisait en une forme inaltérable et inviolable, sous des murailles impénétrables et des pièges mortels. Elle pensa un héritage impossible à dilapider, un défi égal à la mort. Il lui fallait le silence d'une nécropole, un site enseveli d'apocalypse, égal à une vigilance absolue. La mort attendrait ceux qui ne pouvaient soutenir sa vérité. L'Égypte se pensa comme une *maison d'éternité*, point d'orgue posé sur un désert de sable, aux confins des étendues libyques. Elle se laissait enchanter du glissement d'un serpent.

Ces artistes du témoignage furent engagés à inclure leurs secrets dans leur art ambitieux. Quelque chose d'impossible à prélever devait garantir ce que les tombeaux, toujours exposés aux pillages et aux dilapidations commerciales, ne pouvaient pas enfouir.»

— Enterrer la lumière, sceller les reflets d'un monde, cette stupéfiante beauté était vouée à disparaître!

L'homme s'incline; le scorpion battant au bout de sa chaîne frappe la manche qui se replie. «La mission des Égyptiens consiste à protéger la terre de la brutalité, de la concupiscence, de la barbarie et de l'ignorance, aussi impénétrables que l'art. Ces puissants ennemis exigent des prouesses supérieures aux folies destructrices. La survie des choses repose sur des techniques infaillibles, seules garantes de l'immortalité.

Non, les artistes anciens ne se préoccupaient pas de décoration. Pas plus d'esthétique séduisante que d'enjolivement ornemental. Comment les archéologues avaient-ils pu croire les architectes fabuleux assez naïfs pour servir la mort? Leur mission consistait plutôt en la construction d'une nation, organisée par-delà les temps, les actes, les transformations du monde. Il fallait la certitude du savoir, pour jeter un macrocosme dans le noir, pour risquer la disparition, sous leurs propres yeux, d'un travail colossal d'une beauté inouïe.

S'ils pensaient leur monde à l'abri des aléas humains, ce serait grâce à une articulation exceptionnelle de leur grandeur avec le vide. Leur entreprise serait sous un double signe d'orgueil et de don. Ils sauraient inventer les stratagèmes du message divin, intimider les aventuriers et barrer le pillage des nomades. Ils avaient jadis détourné le vent, transporté des montagnes. Ils avaient repoussé le désert, conquis le sable, tracé les routes improbables, posté des prêtres, masqué les entrées. Il leur restait encore un pacte avec le temps, pour qu'il continue de glisser sans ravage et de fixer ses griffes ailleurs. Ils défendaient la pérennité de leur art.

Ainsi, la mission sacrée des peintres égyptiens leur donna une grande liberté de sujets. Au regard du mystère, tout pouvait être dépeint, jusqu'aux moindres détails de la vie quotidienne. Les fards de la représentation symboliseraient le prix inégalable de la vie terrestre, telle qu'elle s'était exactement déroulée.

Ami Abel, qu'y a-t-il de plus précieux que la vie? Ne suis-je pas le gardien du chef-d'œuvre, dis, toi qui contemples notre seconde réalité, toi qui t'élèves à l'immuable joie de nos présences rythmées, l'une à l'autre fortuites, avant de prendre ma parole dans ton incalculable durée?»

Le voyageur parle à son tour. «Shâ'ir je te nomme, car ta mémoire de poète est infaillible. De tes sens, l'artiste, tu vois surgir mille singularités. Tu avais tant de choix, mais tu t'es plu à lire l'infime variation des temps, le tremblé des apparences, la précision de nos différences. Tu as distingué, de ton œil vif, le plein faux et le relatif, tu as glissé au détail vrai. Tu ne t'es pas préoccupé de la course des jours. N'as-tu pas entendu la longueur de mon souffle, réglé sur le désert? Ce tempo t'a donné de l'assurance. Tu n'as craint ni le hasard ni l'accident. Depuis longtemps, la mort t'est un territoire immense, que personne ne songerait à te convoiter. Tu en as fait ton domaine, un écrin à songes ultérieurs. Mais tes énigmes ne sont pas faites pour le spectacle d'un badaud. Le canevas de ton récit m'a diverti, mais si je prise l'improvisation de ton épopée, c'est qu'elle m'a sorti de la vase où je m'enfonçais.»

L'hôte se lève et se dirige vers un coffre. «Où te mènent tes pas, voyageur sans feu? Écoute la suite, je vais te dire comment l'eau qui a chaussé tes pieds a rompu la porte de l'au-delà. C'est sur le papyrus qu'on touche à l'élégance suprême. Touche au génie du temps dans la ta'ziya, le jeu de passion que j'y ai consigné. Franchis les siècles à une allure vertigineuse, ouvre la porte de la Connaissance véritable. Quelle est la plus forte des lois, celle du temps des hommes ou celle du désert? En réduisant à l'instant l'ère des pharaons, tu quitteras le Péristyle du sage, qui n'explique ni d'où vient l'homme, ni le but de sa vie, ni sa mort. Mais Maât, qui sacrifie l'excitation de ton désir, fortifiera ton voyage. Tu trouveras le bijou de la Conscience, l'offrande du désert au Fleuve». L'Égyptien s'immobilise au bord de cette énigme.

Abel n'a cure du commentaire. «Ma statuette est moulée dans une coque évidée, sur laquelle on a inscrit une histoire. Il arrive que la lecture des traces anciennes demeure impossible. Ici, mon rébus est presque complet. J'ai relevé

d'autres parties de l'inscription, identiques et plus complètes, sur des sites proches d'ici. Il s'agit d'une série de notations médicales, utilisées dans des pratiques d'exorcisme destinées à dévier un envoûtement.»

L'archéologue s'obstine. Il y a repéré un autre texte. Des signes illustratifs. Certaines ruptures dans la chaîne énumérative ont reproduit, en même temps que les hiéroglyphes, des traits qui figurent le corps de la figurine. Comme si l'artiste s'était ingénié à jouer entre la fonction de la poupée et l'histoire particulière de la personne à qui elle était destinée. Les tracés de la graphie égyptienne tremblent sous des lignes entêtées à se montrer. Et si l'histoire particulière de la personne à qui le traitement est destiné était aussi inscrite sur l'objet?

«Regarde notre langage ancien. Les signes s'adressent à celui qui lit l'objet entre ses mains.» L'homme qui parle a le regard vide, près de le disqualifier. Abel, troublé par l'archaïsme savant, sort un cahier de sa besace, montre ses notes – des signes agrandis, des flèches, des correspondances, des pages d'hypothèses serrées. Tout lui fait signe, le moindre trait devient un poème qu'il faut sentir et deviner. Parmi ces signes, l'œil d'Horus, qui, au milieu d'une liste traditionnelle d'ennemis, combat l'envoûtement, revient le plus souvent. *Le défunt*, dit ce texte, *devra éviter de tomber dans l'état d'incapacité de manger, où le projetteront ses ennemis, chasseurs de serpents.*

«La fin du texte laisse penser à une victoire de l'officiant, ayant réussi à vaincre, au cours d'une cérémonie, l'étape transitoire de la vie à la mort.» L'Égyptien ne bronche pas à ce que l'archéologue piéton a construit. Entre ses lèvres inertes, rempart de l'intérieur, il susurre enfin: «Ce hiéroglyphe se lit comme *la conversation avec les poissons*».

Les ombres de ces corps, qui se croisent en cette nuit, obéissent à des esprits amènes mais divergents. Quel sortilège les rapproche en cette intimité peu commune? Le silence dans lequel tombent leurs paroles soutient les heures. Abel ferme les yeux, puis il quitte sa torpeur. «J'ai réfléchi, en marchant dans le désert. Osiris, le dieu noyé, joue toujours dans les scènes tombales un rôle initiatique et protecteur. La

vallée du Nil est le véhicule tranquille d'une vie agricole, telle que l'ont connue les habitants de Balat. Les fouilles n'expliquent pas de quelle noyade le rite prévient son destinataire. Si on exclut l'hypothèse d'un rite funéraire, il est plus convaincant de penser que la figurine participe au traitement du corps!»

L'Égyptien se lève, se dirige vers la tenture et la soulève. L'odeur de musc flotte à nouveau, accrue de myrrhe. Derrière, l'œil peint d'Horus surplombe un cartouche de hiéroglyphes sous lesquels une tablette à potions est remplie d'onguents. Un Osiris noir, à la gueule de loup pointée vers la nuit, s'y dresse comme un crotale. Un plateau de fruits secs, soigneusement empilés, forme une pyramide intacte. À côté, une jeune femme est couchée, d'une singulière maigreur, sur une natte. Abel, frappé par ses traits purs et l'expression dolente, lâche la statuette. Il ne doute plus. La beauté pâle ouvre ses yeux fardés de khôl et lève promptement ses voiles, absente et droite. Le cou et les chevilles se dévissent dans un même élan de légèreté. Elle coulisse de profil, promptement. Comme une convalescente au sortir d'une très longue attente, elle se jette dans les premiers rayons du jour.

Les deux hommes la suivent au pas de course, sans dire un mot. Au bord du Nil, elle courbe sa frêle silhouette, voilée d'iris et de lotus, écarte les joncs, entre dans la vase et avance dans l'eau mauve. Sa marche inexorable au-delà de la rive accroît l'irréalité de son apparition. Son buste diminue, ses mains ont déjà disparu. Ses parures et bijoux s'enfoncent dans de minuscules croissants de jour. Le cou est au ras de la surface, cygne glissant sur l'outremer. La tête coupée – *ineptissima vanitas* – dérive. Sur les sequins de ses tresses, un tourbillon béant d'eaux grises se referme.

«Ma soif s'est remplie de tes paroles, écrira plus tard Abel, se souvenant des paroles énigmatiques du poète égyptien. Ton regard aveugle a délivré les formes du Devenir de leur secret inviolé. Maât tient la nageoire de triton qui conduit la beauté au Temple intérieur. Le courant est le serpent du désert. Tout au fond de sa gorge, sur l'autel rouge, elle tient pour toi un encrier.»